

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 59, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045751ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045751ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2005). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (59), 5–10.
<https://doi.org/10.7202/045751ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Présentation

Le présent numéro des *Cahiers des Dix* regroupe, en premier lieu, quatre articles autour de la thématique du *sujet en histoire*. Longtemps reléguée au second plan au profit d'une approche privilégiant les structures sociales, la place de l'individu en tant qu'acteur de l'histoire retient à nouveau l'attention des historiens. Les textes ainsi regroupés font référence à l'essai littéraire dans le Québec du XIX^e siècle, ainsi qu'au parcours personnel de trois intellectuels québécois qui ont joué un rôle important au cours du XX^e siècle.

Poursuivant ses réflexions amorcées dans un article précédent sur la place du sujet en histoire¹, Yvan Lamonde s'interroge sur la définition et le statut de la prose d'idées dans l'essai littéraire au Québec au XIX^e siècle. S'appuyant sur une définition qui considère l'essai comme « le discours argumenté d'un SUJET énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage », il propose de relever les traces de la subjectivité dans la production littéraire antérieure à 1900. Il s'agit, en somme, de faire une histoire du « je » dans la tradition intellectuelle et littéraire du Québec et « de voir si et comment la subjectivité fut l'objet d'énonciation au XIX^e siècle ». Le corpus d'écrits qu'il propose à de futures analyses inclut les conférences publiques, les débats, les « essais », les pamphlets, les écrits polémiques, les discours, les sermons, la littérature personnelle, la critique littéraire, la chronique, le billet, etc. (voir la bibliographie en annexe). Yvan Lamonde rappelle à juste titre que le XIX^e siècle québécois est dominé par des idéologies – libérales, conservatrices, ultramontaines – et que la propension à l'extériorité domine. Comment, dès lors, repérer les manifestations d'une pensée personnelle à travers ces écrits littéraires ? La question ouvre de nouvelles pistes de recherche.

1. Yvan Lamonde, « La confiance en soi du pauvre : pour une histoire du sujet québécois », *Les Cahiers des Dix*, 58 (2004) : 21-36.

Les articles qui suivent constituent autant d'études d'itinéraires personnels de trois acteurs importants de la vie culturelle et scientifique du Québec : le folkloriste Marius Barbeau (1883-1969), le polémiste Victor Barbeau (1894-1994) et le botaniste et ethnologue Jacques Rousseau (1905-1970). Ces trois personnages ont, par ailleurs, en commun d'avoir été des intellectuels ouverts à différentes disciplines et à différentes enjeux culturels et sociaux.

Pierre Trépanier s'attaque à la personnalité complexe de Victor Barbeau dont il reconstitue l'unité intellectuelle en rapport avec la logique de l'anarcho-droitisme. Rappelant que « la dialectique du Moi et du Nous est au cœur de toute entreprise biographique », Pierre Trépanier considère que cette étude du Moi, telle que proposée par Yvan Lamonde, est susceptible de fournir une clé pour rendre intelligibles des personnalités énigmatiques comme Olivar Asselin, Jules Fournier, Claude-Henri Grignon et Victor Barbeau. Ces quatre intellectuels dont le type moral est qualifié « d'aristocratique » partagent, malgré leurs différences idéologiques, le même amour de la liberté, se méfiant de la démocratie niveleuse, moutonnaire et matérialiste. S'intéressant plus particulièrement au cas de Victor Barbeau, Pierre Trépanier considère que sa pensée et son action s'inscrivent dans un aristocratisme anarcho-droitiste qui place le « Moi au-dessus de tout ». Cet intellectuel franc-tireur qui a mené de multiples combats au cours de sa longue vie se voulait au-dessus des écoles et des chapelles. Néanmoins, Pierre Trépanier émet l'hypothèse que Victor Barbeau peut être considéré comme un *anarcho-droitiste* dont la doctrine a été progressivement structurée par un néo-traditionalisme nationaliste et réformiste. Cette orientation idéologique l'amènera à critiquer la démocratie libérale et à privilégier deux projets de restructuration socioéconomique pour le Canada français : le corporatisme et surtout le coopératisme.

Marie-Thérèse Lefebvre jette, pour sa part, un regard neuf sur un aspect peu connu de l'activité de Marius Barbeau, à savoir le rôle qu'il a joué dans la création d'œuvres musicales canadiennes inspirées du folklore. On sait que Barbeau espérait qu'une musique typiquement canadienne puisse émerger des chansons folkloriques qu'il recueillait au cours de ses enquêtes sur le terrain, tant chez les Inuits et les Amérindiens que dans le milieu rural canadien-français. Si certaines œuvres musicales ainsi suscitées par les encouragements de Barbeau sont assez bien connues des chercheurs, il n'en va pas de même du réseau qu'il tisse au Québec avec les compositeurs et chefs d'orchestre qu'il souhaite gagner à sa cause. C'est précisément ce réseau d'acteurs de la scène musicale que Marie-Thérèse Lefebvre reconstitue dans son article. On verra ainsi que Barbeau cherche à imposer ses vues sur la structure de plusieurs concerts et sur le choix des interprètes, particulièrement lors de divers événements qui ont lieu entre 1927, date du premier Festival de folklore organisé au Château Frontenac par la compagnie

du Canadien Pacifique, et les Fêtes du Tricentenaire de Montréal en 1942. Barbeau qui considérait que son corpus de chansons folkloriques n'était qu'une matière brute devant servir à la création d'une musique savante canadienne constatera avec amertume que son projet a été récupéré par des groupes d'interprètes davantage intéressés d'en faire des succès populaires. Par ailleurs, si certains compositeurs tels Claude Champagne, François Brassard et Roger Matton ont adhéré à une esthétique musicale inspirée du folklore, d'autres comme Serge Garant, François Morel et Gilles Tremblay, ont préféré prendre le chemin de l'imaginaire de la création et de la modernité. Il faut ici se rappeler que l'idée d'une création musicale inspirée du folklore n'a pas été le propre du Canada français puisque le mouvement tient ses origines dans l'Europe du milieu du XIX^e siècle et qu'il s'est prolongé au XX^e siècle. Pour sa part, Jean Sibélius n'a-t-il pas composé son célèbre poème symphonique *Finlandia* (1899) en s'inspirant du folklore finlandais, à une époque de grande ferveur nationaliste précédant l'indépendance de son pays?

Jacques Rousseau, un autre acteur important de l'histoire intellectuelle et scientifique du Québec retient l'attention de Jocelyne Mathieu. Le riche fonds d'archives de ce chercheur multidisciplinaire déposé aux Archives de l'Université Laval sert ici d'appui à une esquisse biographique. Se dégage de cette exploration une personnalité imposante, au tempérament fougueux et généreux, dont le profil intellectuel montre les traits combinés d'un scientifique, d'un écrivain, d'un nordiste, d'un amérindianiste et d'un animateur. La botanique a été le moteur de la carrière de Rousseau. Ce disciple de Marie-Victorin a joué un rôle de premier plan dans les recherches ayant abouti à la publication de la *Flore laurentienne* (1935). Cette expérience amène Rousseau à privilégier le terrain comme lieu d'observation, en particulier le nord du Québec qu'il explore à de nombreuses reprises. Sa vision englobante des phénomènes étudiés explique son intérêt pour la botanique, l'ethnologie, la linguistique, la géographie et l'histoire. On trouvera, tant dans ses publications que dans ses archives, des informations importantes sur l'alimentation, les cultures régionales, la médecine traditionnelle, les coutumes amérindiennes et inuit, le parler populaire, etc. Esprit d'une curiosité insatiable, Rousseau s'est aussi intéressé à l'itinéraire intellectuel du botaniste suédois Pehr Kalm qui avait visité la Nouvelle-France et avec lequel il se sentait de multiples affinités scientifiques et personnelles. Par ailleurs, une analyse de la riche correspondance de Rousseau avec Marius Barbeau, Lionel Groulx, Robert-Lionel Séguin, Louis-Edmond Hamelin et tant d'autres chercheurs qu'il a côtoyés permettrait sans doute de mieux cerner les réseaux scientifiques de son époque. Jacques Rousseau attend toujours son biographe.

La section « Zone libre » regroupe les cinq autres articles de ces *Cahiers*.

Dans un article-synthèse, Marcel Moussette établit un bilan des recherches archéologiques et historiques sur le XVI^e siècle dans le Nord-Est de l'Amérique

du Nord, incluant les provinces de l'Atlantique, le Québec, la Nouvelle-Angleterre, la région de New York et les Grands Lacs. Cet essai tente de mesurer l'intensité et l'ampleur des premiers contacts entre les Européens et les Amérindiens en s'appuyant sur le résultat croisé de fouilles archéologiques sur différents sites et sur les informations découlant des récits de voyages et autres documents historiques de l'époque. S'en dégage une image beaucoup plus nette quant au niveau de pénétration de l'influence européenne – particulièrement basque, normande et bretonne – par le biais de deux grands axes : la Norembègue (Nouvelle-Angleterre) et l'Acadie d'une part, et le Saint-Laurent, d'autre part. La présence plus ou moins abondante d'objets européens sur différents sites amérindiens au cours des différentes décennies du XVI^e siècle permet de mieux fonder certaines hypothèses. On note ainsi que c'est entre 1580 et 1600 que les assemblages d'objets européens sont plus riches et diversifiés en pays onontogué, huron et neutre ; ce qui correspondrait à une intensification de la traite des fourrures, corroborée en cela par les documents de l'époque. Par ailleurs, la mystérieuse disparition des Iroquoïens de la vallée du Saint-Laurent, entre l'époque de Cartier et celle de Champlain, serait le fait d'une guerre avec les Hurons désireux d'établir un contact direct avec les Européens pour la traite des fourrures. Mais au-delà de toutes ces considérations économiques et politiques en rapport avec la pénétration des objets européens en milieu amérindien, Marcel Moussette avance une hypothèse intéressante sur la valeur symbolique de ces objets européens, lesquels auraient été recherchés pour leurs vertus de protection et de puissance, au-delà de leur valeur économique.

Denys Delâge s'intéresse, pour sa part, à l'histoire des chiens amérindiens et français à l'époque de la Nouvelle-France. Sujet inédit, l'histoire des chiens et des autres animaux, tant sauvages que domestiques, reste à faire pour cette période. Cet article montre tout l'intérêt d'une étude sur le rôle des chiens dans la vie quotidienne et dans l'univers symbolique des Amérindiens, d'autant plus que ces deux pôles se répondent l'un l'autre. Pour comprendre les relations que les Amérindiens entretiennent avec leurs chiens en ce qui concerne l'habitat, la nourriture, l'hygiène, la chasse et la guerre, il importe, en effet, de mieux comprendre la place du chien dans leur mythologie. Le chien, un intermédiaire entre l'homme et l'animal ? Le chien, un animal à la jonction entre la nature et la culture ? Le chien, un rapport ambigu avec la femme ? Ces questions et bien d'autres sont soulevées dans cette étude fascinante. On pourra, par la même occasion, mesurer tout l'écart qui subsistait alors entre Amérindiens et Français dans les rapports qu'ils entretenaient avec leurs chiens. Dans les sociétés amérindiennes, écrit Denys Delâge, « le chien est donc un animal frontière entre le chaos et l'ordre social, entre l'animal et l'humain, entre la femme et l'homme, entre l'allié et l'ennemi, entre l'humain et les esprits... »

Dans quelle mesure peut-on retracer une rumeur ayant circulé au Québec dans les années 1770-1790 au sujet d'une reconquête du Canada par la France? En abordant ce sujet, Bernard Andrès cherche à reconstituer l'état d'esprit de la population rurale canadienne au moment de la guerre d'indépendance américaine et au cours des années qui ont suivi. De telles rumeurs ayant circulé de bouche à oreille au sein de la population, c'est par le biais des écrits qui en font mention que l'auteur tente d'en reconstituer l'existence et la diffusion. Cette analyse doit être située dans le cadre plus général des études sur la rumeur développées depuis les années 1940 en sociologie, en psychologie et en sciences politiques. Dans une collectivité majoritairement privée d'écriture et caractérisée par un net clivage entre les élites et le peuple, comme c'était le cas dans le Québec du dernier tiers du XVIII^e siècle, la rumeur constituait une forme élémentaire d'opinion publique. La guerre d'indépendance américaine et la menace d'invasion américaine ont alimenté l'imaginaire de la reconquête du Canada par la France. Dans ce climat de suspicion générale où la liberté d'association et celle de la presse étaient remises en question, la rumeur devenait la seule échappatoire dans le champ de l'oralité. En ouvrant ainsi des pistes de réflexion autour de la fonction sociale de la rumeur, Bernard Andrès suggère une lecture au second degré de documents dont la portée aurait échappé à l'historiographie jusqu'ici.

De son côté, Gilles Gallichan analyse les premières réactions provoquées dans l'opinion publique québécoise par la défaite de la France devant l'Allemagne nazie en juin 1940. Cette question a peu retenu l'attention de l'historiographie de la seconde guerre mondiale, davantage intéressée par l'histoire militaire, la crise de la conscription et l'attitude des élites et de l'opinion publique à l'égard du régime de Vichy et de la France libre du général de Gaulle. C'est à travers la presse périodique et les débats parlementaires à l'Assemblée législative à Québec et à la Chambre des communes à Ottawa qu'on revit l'émoi de ces journées cruciales de mai et juin 1940. Certains milieux catholiques conservateurs réagissent d'abord négativement face à une France républicaine immorale et ayant mérité un châtiment divin. Mais ce sentiment n'est pas celui de la majorité. Dans toutes les couches de la population québécoise, y compris dans les milieux les plus humbles, cette défaite est ressentie avec beaucoup d'émotion. «Tout se passe comme si, écrit Gilles Gallichan, la capitulation de la France soudaine et inattendue réveillait chez les Canadiens français le souvenir d'une autre défaite survenue 180 ans plus tôt et qui marqua leur histoire». De plus, c'est à la France culturelle, symbole de rayonnement et de liberté pour le monde, que les Canadiens français auraient ainsi manifesté leur attachement le plus profond.

Quels sont les rapports interdisciplinaires qui existent entre la généalogie et la sociologie? Fernand Harvey tente de répondre à cette question en l'abordant sous différents angles. Au cours des récentes décennies, la généalogie a gagné en

popularité dans différents milieux tout en développant une méthodologie rigoureuse. Considérée comme une science auxiliaire de l'histoire, la généalogie a développé d'étroits rapports avec la démographie historique et l'histoire des populations. Du côté de la sociologie, c'est sous l'angle de la sociologie de la famille que les liens de collaboration semblent les plus évidents, plus particulièrement autour du concept de *filiation* commun aux deux disciplines. Par ailleurs, la généalogie peut aussi être considérée comme un objet d'étude par les sociologues lorsqu'on l'aborde sous l'angle d'une pratique culturelle ou d'une activité liée à l'expression de l'identité personnelle, familiale et collective. Dès lors, la généalogie, telle que pratiquée au Québec par de nombreuses sociétés locales et régionales, incluant les rassemblements de familles-souche, devient une instance de transmission de la culture.

La Société des Dix tient à remercier Madame Mariette Montambault qui, depuis plusieurs années déjà, assure la mise en page de nos *Cahiers*. Nous remercions Madame Suzanne Rouleau de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Division des systèmes et technologies de l'information, qui a apporté un soin spécial à la numérisation de plusieurs des illustrations du présent numéro. Nous remercions également Messieurs Jonathan Keathley et Robert Grace qui ont collaboré à la traduction des résumés des articles de ce numéro des *Cahiers des Dix*.

Fernand Harvey
Secrétaire